

*Bulletin du*  
**CERCLE THOMISTE**  
*Saint-Nicolas de Caen*



Nouvelle Série

SOMMAIRE

N° 36

	Pages
1. Le Concile et saint Thomas .....	1
2. R. de GOURMONT. - Exposé critique du Kantisme .	3
3. L'Homme et l'Action .....	21
4. F.H. LEPARGNEUR. - Nature et rôle de l'Humilité	34
5. Bibliographie .....	41

---

*Publication trimestrielle*

SEPTEMBRE 1966

# L'Homme et l'Action

---

Qu'est-ce que l'action au point de vue philosophique ? (1)

Blondel a toujours tourné autour de la question sans jamais la poser en face et il n'a pas saisi, philosophiquement, ce qu'est l'action. Si nous voulons essayer de le faire, il nous faut d'abord nous demander ce qu'est l'action *au plan du devenir* puis préciser ensuite ce qu'elle est *au plan de l'être*.

## 1. — L'ACTION AU PLAN DU DEVENIR.

Si nous partons de l'expérience, il faut bien reconnaître ce fait : toute action nous est donnée dans un devenir. On ne peut connaître ce qu'est l'action que si l'on considère d'abord le mouvement. Celui-ci est la donnée première dont on ne peut mettre en doute l'existence car tout ce qui existe autour de nous existe dans le mouvement — même s'il s'agit d'une réalité qui, à une observation superficielle, paraît être au repos.

Si toute action implique un mouvement, il faut donc d'abord se demander ce qu'est le mouvement. Pour le philosophe, le mouvement est la modification d'une réalité, son changement. Ce n'est pas le « mouvement en soi » que nous regardons, mais la réalité mue, c'est-à-dire une réalité qui passe d'un état à un autre état. La croissance, par exemple, est bien le passage d'un état à un autre état.

Pour définir ce qu'est la réalité mue, saint Thomas emploie le mot *fluxus*, désignant ainsi ce flot perpétuel qui manifeste la relativité des

---

(1) On pourrait commencer par donner une *description* des différents types d'action, des divers degrés d'action. Mais il vaut mieux aborder directement le sujet au plan philosophique et métaphysique. Quand nous aurons vu ce qu'est l'action à ce point de vue, il sera alors plus facile de revenir sur la description et de saisir les différents modes d'action. Le philosophe doit regarder en premier lieu ce qu'il y a de principal : ce qui *est*.

états successifs auxquels une réalité mue se trouve soumise (en Dieu il n'y a pas de *fluxus*, de changement : c'est l'immutabilité ; c'est pourquoi notre terme d' « action », qui est si lié au mouvement, est inadéquat quand il s'agit de Dieu).

Mais quelle est la condition du mouvement ? C'est la potentialité. Pour que le mouvement existe, il faut un sujet qui implique une possibilité, une capacité de passer d'un état à un autre, donc qui soit en puissance. « Potentialité » dit imperfection : une réalité en mouvement implique une imperfection du fait de sa potentialité et de sa relativité.

Les philosophes grecs se sont posé la question : le mouvement en lui-même est-il un progrès, un perfectionnement ? Le mouvement est-il quelque chose de bon ? Ou est-il quelque chose de neutre ? ou de mauvais ?

Pour répondre à cette question, il faut constater d'abord que le mouvement peut avoir diverses directions — il peut avoir des vecteurs différents. Si le mouvement peut aller vers la croissance, il peut aussi aller vers la décrépitude. Il y a d'ailleurs chez les vivants un point maximum dans la croissance, après lequel on redescend... Mais cette direction qui caractérise le mouvement vital n'est pas le mouvement comme tel. Il semble bien que le mouvement comme tel ne soit ni bon ni mauvais. Il est en dehors de l'aspect de perfection. En soi, il ne peut être qualifié, il ne dit que passage, *fluxus*. Cependant les Grecs lui reconnaissaient une certaine « saveur » de dégradation, car les choses s'usent par elles-mêmes dans le mouvement.

Si le mouvement ne peut être qualifié que par son orientation — il est orienté par un bien qui nous attire —, toutefois, étant donné les conditions du mouvement, on voit qu'il implique toujours du côté de ce qui est mû une potentialité, donc une imperfection, en sorte que l'on peut dire que le mouvement est lié intrinsèquement à une certaine imperfection (philosophiquement parlant). Le mouvement d'un sujet qui existe, le mouvement pris d'une façon existentielle, en raison même du sujet qui existe, normalement *use* celui-ci. C'est pourquoi l'on ne peut pas dire que le mouvement par lui-même ennoblit, qualifie son sujet. Lorsqu'un mouvement tend vers un bien, il y a alors deux éléments, l'un positif et l'autre négatif : voyez l'homme qui marche ; il se fatigue, mais, en même temps, par l'exercice, il se fait du bien. Dès qu'on en est un peu conscient, on se rend compte de ces deux facteurs du mouvement ordonné vers le bien.

L'existence du mouvement implique donc toujours trois éléments : deux états contraires — c'est le *fluxus* — et un sujet qu'ils affectent. Et le mouvement possède aussi une orientation, ce qui est surtout visible dans le mouvement vital. Le mouvement est donc toujours quelque chose de complexe.

Nous pouvons maintenant réfléchir sur la manière dont saint Thomas, à la suite d'Aristote, définit l'action : « *Actio, secundum primam impositionem nominis, importat originem motus* » (2). L'action implique l'origine du mouvement. Si l'action est le début du mouvement, la *passion* est ce à quoi le mouvement se termine. L'action n'est-elle pas toujours relative à une passion ? Tout mouvement, en effet, implique action et passion. Celui qui se promène est actif, mais il subit aussi le mouvement en lui-même, il subit la fatigue, il est donc aussi patient.

On connaît la critique que fait Bergson de la conception aristotélicienne et thomiste du mouvement (3). Il n'a pas compris cette conception et prétend que, en analysant le mouvement, on le détruit. Mais *décrire* le mouvement est une chose et *l'analyser* en est une autre.

## 2. — L'ACTION AU PLAN DE L'ÊTRE (au plan métaphysique). (4)

L'expérience du mouvement nous révèle qu'il *existe*, et qu'il existe dans telle ou telle réalité. Qu'est-ce donc que l'action dans la perspective de l'être ? C'est avec cette question que l'on passe du point de vue de la philosophie de la nature, où l'on dit : le mouvement tend à..., au point de vue métaphysique, où l'on affirme : ceci *existe*. En métaphysique, l'intelligence cherche à savoir ce qu'est l'être en lui-même. Quelles sont les *déterminations* essentielles de l'être ? Quelle est la *fin* de l'être ? Tout être, du fait qu'il existe, est déterminé (la détermination fondamentale étant la substance) (5). Et l'être possède une

(2) I a, Q. XLI, a. 1, ad 2.

(3) Voir en particulier : *La perception du changement*, dans *La Pensée et le Mouvant*, édition du Centenaire, pp. 1365-1392 ; éd. P.U.F., pp. 143-176.

(4) La métaphysique n'est pas un luxe, un beau vieux meuble démodé et inutile. Car notre intelligence est faite pour l'être. Interdire à l'esprit la connaissance métaphysique, c'est causer le plus terrible des refoulements : le refoulement de l'intelligence. A la suite de Freud, on est devenu très sensible au refoulement des instincts, mais on n'a pas souligné le mal que peut être le refoulement de l'intelligence. Et pourtant, l'intelligence est ce qu'il y a en nous de plus vital, c'est la source de notre autonomie (on est libre quand on juge). Empêcher l'intelligence d'atteindre l'être, c'est détourner de sa finalité ce qu'il y a en nous de plus vital. Le Cardinal Journet dit qu'à partir de Kant on a supprimé l'intelligence et qu'alors l'imagination et la sensibilité se sont trouvées exaltées. Ainsi en est-il quand on coupe la tête d'un arbre : il ne pousse plus en hauteur, il s'étend... Si l'on décapite la pensée, la relation de l'intelligence à l'être, il y a alors une extension des images, des sensations, du raisonnement pur, et l'intelligence est refoulée dans la recherche de son but le plus naturel.

(5) Détermination ne veut pas dire limitation. Il ne faut pas confondre substance et sujet. La limite vient de la cause matérielle ; mais la substance est détermination dans l'ordre de l'être.

perfection, ou un ordre vers une perfection : ainsi celui qui peut réfléchir et ne réfléchit pas actuellement, est en puissance à l'égard de cet acte de réflexion. On a donc là deux modalités de l'être : ce qui est en puissance et ce qui est en acte : *L'acte* est ce qui finalise l'être, ce qui achève l'être comme être.

Aristote, pour essayer d'exprimer ce qu'est l'acte, invente un mot (les grands philosophes n'inventent pas de mots : ils emploient le langage de tout le monde : comme les grands artistes, ils savent faire une sélection dans leurs instruments et se contentent de quelques-uns dont ils ont expérimenté l'utilité et la précision). Aristote n'a inventé que deux mots : 1°) *to ti ên einai*, littéralement « l'être du qu'était-ce ? », qui pose la question : qu'y a-t-il là de permanent (les scolastiques diront : quiddité - c'est la détermination qui conduit à la substance) ; 2°) *entelecheia*, mot qui étymologiquement désigne : « celui qui est dans l'ayance de la fin » (6). Il y a là l'expression d'une tension interne dans celui qui, en possédant une réalité, veut la posséder toujours davantage : c'est ce par quoi je peux m'approcher de la fin. L'acte est donc, dans l'ordre de l'être, ce qui est capable de me finaliser, de m'achever. L'acte n'est pas limite mais achèvement de l'être. Le sujet est finalisé par l'acte dans l'action. Ce n'est pas l'action qui finalise, c'est l'acte.

Car l'action n'est pas l'acte. L'entéléchie est l'action vue dans la lumière de l'être ; elle n'est pas l'acte au sens absolu. L'être ne peut se définir par l'action, mais l'action-entéléchie se définit par l'être et par l'acte ; elle est ce qui permet d'atteindre l'acte. L'action médiate l'être-acte. Donc confondre être et action, c'est confondre fin et moyen, comme confondre substance et quiddité, c'est ne plus saisir que l'aspect formel de l'être.

### 3. — L'ACTION ET LA VIE.

La vie implique toujours deux aspects : l'aspect substantiel (immanence) et l'aspect accidentel (transitivité). C'est pourquoi, au niveau de l'action vitale, il faut distinguer l'action immanente et l'action transitive. Si la vie n'impliquait pas le point de vue substantiel, il n'y aurait pas d'action immanente. Aussi le devenir comme tel, qui se distingue de l'être et donc n'est jamais substantiel, n'est jamais immanent. En toute rigueur de termes, parler d'un devenir substantiel est contradictoire ; mais il n'est pas contradictoire de parler d'une action *vitale* substantielle.

---

(6) Comme la quiddité conduit à la substance, l'entéléchie conduit à l'acte. La quiddité, c'est la substance en tant que possédée par le sujet. La substance et l'acte sont les principes, *ce par quoi* le sujet pensant est déterminé, ce par quoi le sujet est finalisé.

L'action immanente demeure dans le sujet vivant ; elle le qualifie, l'ennoblit, l'achève (par exemple, l'action de regarder, dans son aspect le plus simple). Dans l'action transitive, par contre, quelque chose de mon action passe à l'extérieur : c'est l'aspect d'efficacité : il y a transformation d'une matière, ou influence sur un milieu donné... (L'action vitale immanente, par exemple l'assimilation de la nourriture, ou la réflexion, implique aussi un certain devenir, du côté des organes qui se fatiguent...).

Il y a donc quatre grands aspects sous lesquels on peut comprendre l'action :

- l'action est un mode de l'acte ;
- l'action qualifie le sujet, elle l'ennoblit, elle implique une certaine immanence ;
- l'action est produite par un sujet et elle est capable d'avoir une certaine influence, elle agit sur le milieu ambiant ;
- l'action est reçue dans un sujet qui pâtit en tant qu'elle implique un certain devenir.

Ces quatre regards sur l'action l'éclairent et nous la font comprendre. Dans l'ordre de la vie, l'être suit l'action, mais dans l'ordre métaphysique, il n'en est pas ainsi : *agere sequitur esse*, c'est l'action qui suit l'être. Blondel a commis cette erreur, de ne pas se mettre au plan métaphysique. On a dit qu'il avait effectué une « révolution copernicienne » en renversant la formule de saint Thomas et en disant : *esse sequitur operationem*. Si l'action suit l'être, tout se ramène en définitive à l'être. Mais si l'être suit l'action, tout se ramène à l'action : l'action devient un absolu (7). Blondel a raison au plan de la vie : mais on n'est pas alors dans l'ordre métaphysique.

---

(7) Il y a un point commun entre Bergson, Le Roy, Blondel et Teilhard de Chardin. Leurs perspectives sont différentes, mais tous sont victimes de l'idéalisme dans ce qu'il a de plus profond, ce qui les amène à confondre le point de vue de l'être et celui de la vie. En restant au niveau psychologique on ne peut saisir que le point de vue de la vie, et en restant à ce niveau, on saisit tout dans l'immanence de la vie, des opérations vitales : mais on n'atteint pas l'être, qui ne peut être saisi que par l'esprit. Or, dans la mesure où l'on ne saisit que l'opération vitale, ce point de vue devient un absolu. C'est pourquoi, pour Blondel, l'action devient un absolu. Il ne voit pas qu'il y a quelque chose de plus que l'action, l'acte, lequel ne peut être saisi en dehors du point de vue de l'être. Il ne voit pas que l'action, comme telle, est ordonnée vers une fin et que cette fin n'est pas immanente. Si Bergson et Blondel saisissent la qualité de l'acte, ils ne saisissent que l'aspect de son immanence, mais la fin, la cause finale, qui est toujours transcendante — elle est toujours « ce qui est avant » — ne peut être saisie par le point de vue de la pure immanence. C'est pourquoi Bergson et Blondel ne peuvent la saisir que dans ses effets. S'il y a bien chez eux un désir intense de saisir la fin — ce qu'on ne peut mettre en doute — cependant la manière dont ils veulent la considérer les empêche de la considérer véritablement. On pourrait dire qu'ils sont comme des artistes de la vie et n'en saisissent que les *résultats*, non pas la vraie finalité.

#### 4. — Y A-T-IL UNE « ACTION » ET PEUT-ON LA SAISIR INTUITIVEMENT ?

Nous avons vu que Blondel, ne voyant que le côté immanent de l'action, faisait de l'« ACTION » un absolu ; dans cette perspective, l'existence devient comme le fruit de l'Action, comme dans l'acte créateur de Dieu (8). Il y a là une sorte de nostalgie de l'acte créateur de Dieu : le philosophe veut être « présent » à la création, assister à la création. Mais en réalité, le philosophe ne peut pas partir de l'acte créateur de Dieu, mais seulement de ce qu'il a expérimenté (9). La philosophie demande un acte d'humilité : l'humilité de reconnaître que nous n'avons pas la vision de l'acte créateur de Dieu. C'est de l'action de l'homme qu'il nous faut partir et des réalités que nous expérimentons (10).

Si nous avons une vision divine de l'action, nous verrions l'action de Dieu comme tout à fait première. Seul l'acte de Dieu est premier. De lui seul il est vrai de dire que *esse sequitur operationem*. C'est Dieu qui est le plus grand des actifs - parce qu'Il est aussi le plus grand des contemplatifs. L'action de Dieu a une efficacité merveilleuse. Toutes les réalités créées sont différentes, mais elles sont créées par une seule action de Dieu. Et toutes les créatures sont unies à Dieu par son unique action créatrice.

L'action de Dieu est la première action, mais l'action n'est pas première *en* Dieu. L'action suit l'existence de Dieu. Dieu ne peut pas

- 
- (8) Toutes les philosophies contemporaines sont séduites par l'« action créatrice ». On dit, par exemple, que ce qu'il y a de plus vrai, c'est l'action artistique, et l'on voudrait tout ramener à l'action artistique. Mais si, dans l'action artistique, il y a bien une certaine modalité créatrice, il n'y a pas création proprement dite. Il y a un devenir qui est une modalité imparfaite de l'être. Nous retrouvons là un télescopage entre le devenir et l'être...
- (9) Seule la foi, en nous introduisant dans le mystère de Dieu, nous permet d'être présents, dans l'obscurité, à l'acte créateur de Dieu.
- (10) Le métaphysicien doit accepter cette dépendance, cette soumission à l'égard de la réalité. Cette humilité est le salut de son intelligence. Car celle-ci ne crée pas vraiment, elle mendie toujours. Ce qu'elle crée, ce sont des « intentions secondes », non pas des êtres réels. Elle est toujours obligée de se laisser mener par la réalité ; et quand elle découvre la réalité qui est Dieu, elle se met alors dans une attitude d'adoration. Au moment précis où l'intelligence humaine atteint l'existence de Dieu comme Etre Premier et Créateur, il y a nécessairement pour elle une exigence d'adoration, car elle ne peut pas ne pas reconnaître sa dépendance, et ce sentiment qu'elle a de sa dépendance devient adoration. L'adoration exprime la dépendance substantielle, la dépendance dans l'ordre de l'être. C'est pourquoi, dans un monde qui a perdu le sens métaphysique, l'adoration devient si incompréhensible à ceux qui n'ont pas la foi. La foi est un don merveilleux pour nous faire saisir les réalités qui dépassent l'intelligence. Mais Dieu ne va pas dans le sens de notre paresse intellectuelle : Il laisse l'intelligence chercher elle-même ce qu'elle peut *naturellement* atteindre. Aussi comprend-on que, sur ce plan de l'intelligence qui cherche, l'adoration reste un mystère très obscur pour une intelligence qui n'est pas métaphysicienne.

être identifié à son action créatrice : sinon Dieu n'existerait que dans son activité créatrice... Il aurait donc besoin de la créature pour exister : Il ne serait donc plus Dieu.

Le métaphysicien peut, en partant des créatures, remonter jusqu'à l'acte créateur et à l'existence de Dieu, mais il ne peut les saisir de l'intérieur, intuitivement. Il voit dans une lumière d'évidence, mais d'évidence limitée et analogique, non pas d'évidence absolue. S'il avait l'évidence absolue, en saisissant l'acte créateur de Dieu, il saisirait son âme et l'âme des autres, il en aurait une intuition...

L'intuition de l'action, de l'action créatrice, peut apparaître très séduisante, mais en fait une telle intuition n'existe pas, et il n'y a pas d'Action posée en absolu ; il n'y a pas « Une Action », « L'Action ». Le danger est de falsifier les mots, de les détourner de leur sens. Il faut se servir de mots qui ont une signification réelle. Or, on ne peut dire « L'Action » tout court, ni en Dieu, ni en l'homme. Quand on lit une page de Blondel, c'est très séduisant, mais à l'analyse il ne reste plus rien... on est complètement immergé dans l'action, on ne voit plus rien !

Quand on veut bien comprendre le véritable contenu philosophique de l'action, on voit d'abord que l'acte de Dieu, qui est son acte de contemplation, ne peut être dit une action. Il y a des actions de Dieu ordonnées à un but : l'action créatrice de Dieu, l'action de son gouvernement... ; mais il n'y a pas « l'action divine ». Et chez l'homme, il faut constater la diversité des modalités de l'action. On ne peut avoir « L'Action » globale en elle-même et si l'on veut chercher l'Action en dehors de toutes les activités, il n'y a plus rien du tout ! Quand on est « dans l'action », on est toujours dans une activité particulière. L'homme est le lieu de la plus grande diversité d'activités ; mais cela ne veut pas dire que l'Action les domine : passer des activités, des actions particulières, à l'Action, ne serait-ce pas un passage sophistique... une fausse abstraction ?

##### 5. — DIVERSITÉ DES ACTIONS VITALES DE L'HOMME.

Pour comprendre ce qu'est l'action, il faudrait énumérer toutes les activités de l'homme et en voir la diversité.

Les actions de l'homme se diversifient selon une immanence plus ou moins grande (11). Les premières opérations relèvent de la vie végétative : c'est là la base, qu'il faut reconnaître car elle a beaucoup de répercussions sur le reste. La première opération de la vie végétative est la respiration (c'est le premier « analogué » dans la série des actes humains) ; elle est nécessaire et fondamentale, en dépendance

---

(11) Cf. le très beau chapitre du *Contra Gentiles*, IV, 11.



d'ailleurs du milieu... Mais dès les premiers moments de la vie, l'activité prend des formes très différentes : nutrition, croissance. Puis vient la procréation. Toutes ces opérations sont des modalités différentes de l'action dans la vie végétative.

Lorsqu'on passe à la vie animale, tout devient plus compliqué. Alors que la vie végétative est très structurée, très ordonnée, très enracinée, dans la vie animale l'action s'émiette avec les sensations. Les sensations se multiplient avec les réalités. Notre connaissance sensible, dès le point de départ, n'est pas simple, tandis qu'une activité comme la respiration est quelque chose de relativement simple. Les sensations commencent tout de suite dans la diversité (là encore, Blondel semble bien oublier la réalité et n'avoir pas réfléchi au fait que nous sommes des êtres qui connaissent par leur sensibilité ; qui ont besoin pour connaître de commencer par voir, toucher, entendre, goûter, sentir...).

On peut établir une certaine analogie entre le toucher, premier dans l'ordre de la connaissance sensible, et la respiration, première dans l'ordre de la vie végétative ; c'est le sens le plus fondamental, répandu dans tout le corps. Il nous met en contact avec les choses qui nous sont immédiates, qui nous affectent immédiatement. Voir, par contre, nous offre mille choses à la fois, mais éloignées ; la vision, qui nous donne la possibilité de nous « transporter » très loin, est à l'opposé du toucher.

La connaissance sensible est donc diverse. S'il y a cette diversité des cinq sens, c'est qu'ils sont tous nécessaires pour étreindre la réalité. La réalité ne peut être étreinte qu'avec ces cinq sens et les cinq réactions qu'ils provoquent. Ainsi, déjà sur ce plan, nous comprenons la diversité de l'action. S'il y a des activités multiples, il n'y a pas « l'Action ».

La diversité est plus grande encore lorsque nous arrivons à la connaissance au niveau des sens internes, où se font, avec l'imagination, les premières synthèses. Aristote dit que pour cette synthèse les cinq sens se nouent en un *sensum commune* parce qu'il y a entre eux des rapports intérieurs. Ils sont parallèles, harmonisés, et concourent à former ces synthèses qui sont l'œuvre de l'imagination, les images. Le passage des sens à l'imagination est très important, car l'imagination inverse tout : dans l'imagination, le sens commun, qui est le sens de l'ensemble, de la figure, passe avant les sens propres (l'apport propre à chacun des cinq sens). C'est ici que se situe l'intuition : l'intuition est à base d'images. L'imagination est précieuse, mais dangereuse puisqu'elle inverse tout ce que lui apportent les sensations.

Il faudrait aussi étudier cette autre opération qu'est le mouvement local, puis la vie passionnelle, qui comporte de nombreuses et différentes passions...

Enfin, il y a la vie spirituelle ; la vie de l'intelligence et de la volonté. Penser est une action et la pensée elle-même présente de multiples aspects. La vie de l'intelligence va de la simple saisie des choses au jugement et au raisonnement. Et il y a la volonté, qui désire et modifie l'événement, alors que l'intelligence l'accepte et le reçoit. Dans la volonté elle-même, il y a différents aspects : celui de la volonté pratique et celui de l'amour spirituel...

Chacune de ces activités développe en nous quelque chose du capital de notre vie. Quand nous respirons, c'est notre capital de vie qui se développe, et de même dans la contemplation — esthétique, amoureuse, métaphysique —, et dans le repos qui est aussi une activité, et dans le travail...

Il faut donc énumérer toutes ces activités pour les inclure dans l'action : lorsqu'on parle d'action, il faut se rappeler que tout cela y est impliqué. Dans un traité de l'action, il faudrait reprendre toutes et chacune de ces modalités que nous venons de suggérer brièvement.

Mais après avoir vu toute cette diversité, il faut essayer de saisir l'unité. Il nous faut, à travers la multiplicité de ses aspects, chercher ce qu'il y a de plus profond, de plus radical, dans l'action. Et cela en nous demandant ce qu'est l'action au niveau de l'être, au niveau de la vie et au niveau de l'homme.

#### 6. — QU'EST-CE QUE L'ACTION AU PLAN DE L'ÊTRE ?

Chacune des opérations de la vie humaine, depuis la respiration jusqu'à l'inspiration poétique, ou jusqu'à la contemplation, apparaît bien, si l'on se pose la question dans la perspective de l'être — ce que ne fait pas Blondel — comme quelque chose de second. Si, chez l'être vivant, la respiration était première, alors elle serait l'être, et l'être vivant ne serait que respiration... De même pour la sensation ou l'intelligence ; on aurait alors la « respiration-en-soi » ou l' « intelligence-en-soi », ce qui ferait réapparaître le platonisme... Mais nous saisissons bien qu'au-delà de la respiration, de la sensation, de l'intelligence même, c'est un *être vivant* qui respire, qui sent, qui connaît.

L'action est donc seconde : cela signifie qu'elle n'est pas quelque chose de substantiel, mais d'accidentel (c'est cette distinction *métaphysique* qui a scandalisé Blondel) (12).

D'autre part, il faut reconnaître que si l'action est accidentelle, si la respiration, la sensation, la contemplation, sont des actes seconds, cependant l'accident apporte toujours quelque chose — et peut apporter quelque chose d'extrêmement important — au sujet.

---

(12) Notons qu'en Dieu on ne dira pas que l'action est accidentelle. Tout en étant seconde par rapport à l'existence, elle reste substantielle.

Dire que toute action est accidentelle, c'est dire que chaque action présuppose un sujet, un être substantiel, une réalité qui se tient par elle-même sans être relative à autre chose, alors que l'action, elle, est relative au sujet qui opère. Cependant, les actes seconds sont des accidents qui achèvent la perfection du sujet. C'est par les actes seconds que la substance va pouvoir atteindre sa fin.

Du côté de l'être, toute action apparaît bien comme quelque chose de second, de relatif ; mais, du côté du bien, de la fin, l'opération apparaît comme quelque chose d'essentiel puisqu'un être vivant qui n'aurait pas d'action ne serait pas achevé. On peut donc dire que l'action est l'acte second qui permet à l'être d'atteindre son bien, sa fin. L'action a ceci de paradoxal que, si elle est seconde du côté de l'être, elle est cependant première, essentielle, du côté de la cause finale, du bien.

Toutefois, même essentielle, elle n'est pas substantielle, puisqu'une substance est ce qui est premier et fondamental, sans plus ni moins, alors que le terme « essentiel » implique du plus et du moins. N'identifions pas « essentiel » et « substantiel » : « essentiel » (*per se*) exprime un lien de nécessité au niveau essentiel et au niveau accidentel ; « substantiel » s'oppose toujours à « accidentel ». Cette distinction, Blondel ne semble pas en tenir compte.

La métaphysique de l'être implique la métaphysique du bien. Un être est parfait quand il atteint sa fin, son bien (il y a en effet une différence entre exister et être bon). Le bien exige que l'être vivant atteigne sa fin dans un acte second qui, relativement à la substance, est un accident (13).

Nous avons donc un double regard sur l'action. Nous ne devons pas la définir au plan de l'être seulement, mais, d'une façon plus profonde, comme permettant à l'être d'atteindre sa fin. C'est une exigence pour l'être, exigence non pas morale, mais métaphysique, que d'atteindre sa fin, son bien.

L'acte suppose le devenir, et le devenir suppose toujours un être en puissance, capable de changement, et donc un être qui dépasse sa potentialité. Aristote a eu ce génie, de comprendre que le devenir était le moyen de découvrir ce qu'est l'acte. Platon ne considérerait que la substance, en méprisant le devenir. Mais si la substance est ce qu'il

---

(13) Ainsi dans l'ordre moral : l'existence d'un être, au point de vue de sa perfection, est faite de ces actes seconds, des efforts, des vertus, parfois austères et rudes, précisément parce qu'ils n'ont pas encore permis d'atteindre la fin en laquelle on se repose, le bien. Mais quand le bien est atteint, il n'y a plus ces difficultés, on est bon, et donc accueillant pour les autres et même capable de les perfectionner. On voit par là que l'opération, acte second, devient, du point de vue du bien, quelque chose d'essentiel.

Il y a de premier dans l'ordre de l'être, l'acte (*telos*) est l'aspect *final* de l'être.

En définissant l'action, dans ce qu'elle a de plus imparfait, comme l'état de l'être en appétit de sa fin, en tendance vers sa fin, on ne diminue pas du tout l'action. Puisque c'est l'action qui me permet de me rejoindre à ma fin et puisque je suis sous la mouvance de ma fin, c'est la grandeur de l'action que d'être l'être ordonné à sa fin. Car le bien qui est cause finale exerce son attraction en restant immobile ; mais toutes nos possibilités s'actuent dans la mesure où nous nous laissons prendre par notre fin : et ainsi l'action est médiatrice entre la substance et le bien. C'est toute la grandeur de l'action au point de vue métaphysique.

Car nous ne sommes pas bons par notre substance. Nous ne sommes pas bons substantiellement. Nous ne sommes bons formellement que dans notre action : non pas n'importe quelle action, mais une action qui nous unisse à notre fin (14).

#### 7. — QU'EST-CE QUE L'ACTION SUR LE PLAN DE LA VIE ?

Aristote et saint Thomas, en définissant la vie, montrent qu'elle implique quelque chose de substantiel et qu'elle implique l'opération. Mais, définissant le vivant comme « un être qui se meut », ils montrent qu'au niveau de la vie, la distinction entre substance et acte est dépassée, en ce sens qu'on ne peut abstraire de la vie l'opération et l'acte (mais, si l'opération immanente fait partie de la vie, la vie, elle, implique la substance).

Donc, au point de vue de la vie, l'action est essentielle « *primo modo* » ; l'être vivant autonome opère. Mais les opérations du vivant apparaissent alors comme très diverses : il y a des degrés dans la vie. Comment alors définir l'action au niveau de la vie ? Le risque, ici, c'est de donner une définition descriptive de la vie... Ce qu'il faut, c'est distinguer les actions propres et les actions secondaires et, pour définir le vivant, faire appel à son action propre et préciser ce qu'elle est. Nous sommes donc amenés à nous demander ce qu'est l'action propre de l'homme.

---

(14) Dieu seul est bon substantiellement. Parce que nous-mêmes ne sommes bons que dans notre action, il y a là une séduction : on se jette dans l'action pour devenir bon, sans penser au problème qui est là : notre action doit nous unir à notre fin ; or, quelle est notre fin ? C'est tout le problème de l'éthique. — Le démon pousse à une activité qui ne peut atteindre sa fin, une activité errante et tournante, il est le maître de l'agitation. Tandis que la contemplation, qui est comme on le verra l'activité majeure, est un repos.

## 8. — QU'EST-CE QUE L'ACTION AU PLAN DE L'HOMME ?

L'action propre de l'homme, c'est celle de l'intelligence, l'action où l'intelligence intervient. Quand l'intelligence n'intervient pas, nous ne sommes plus devant une action vraiment humaine, celle d'un être raisonnable. L'action de l'homme se définit par l'intelligence, et non par l'amour : l'amour ne vient qu' « après ». L'affectivité n'est pas le propre de l'homme : ainsi l'amour passionnel, la fidélité, se trouvent dans les animaux, et parfois avec une force extraordinaire. C'est quand elle devient spirituelle que l'affectivité est propre à l'homme. L'amour spirituel se distingue de la pure affectivité par la connaissance : on aime en connaissance de cause. L'amour, dépendant de la connaissance, dépend donc de l'intelligence.

Quelles sont donc les actions qui dépendent de l'intelligence ? Il y a trois grandes orientations dans les actions humaines qui dépendent de l'intelligence : la contemplation, l'amitié (l'activité morale et politique), et l'art (le *facere*).

L'action contemplative permet à l'esprit de l'homme d'être parfaitement lui-même. Celle où le cœur de l'homme est parfaitement lui-même, c'est l'amitié. Et dans l'action artistique, l'intelligence est très liée au cœur. Dans ces trois orientations, l'action est essentielle, parce que c'est l'action d'un esprit vivant ; et dans cette vie de l'esprit, l'action la plus spirituelle et la plus immanente est la contemplation.

Dans la contemplation, l'action reste accidentelle par son sujet. Du côté du sujet, elle est une modalité accidentelle. Mais par son objet, elle devient substantielle et l'esprit est alors en acte parfait. On pourrait dire quelque chose de semblable de l'amitié, car elle aussi finalise au sens fort. Tandis que l'action artistique ne finalise pas l'homme au sens fort ; elle ne finalise que la sensibilité et l'imagination, mais non pas l'esprit.

L'amitié et la contemplation sont les actions humaines majeures, car, en permettant par leurs finalités d'atteindre la substance, elles peuvent être intentionnellement substantielles. Certes, ni la contemplation ni l'amitié ne sont notre âme, notre esprit ; elles seront donc toujours quelque chose de second et d'accidentel ; mais elles ont ceci de tout à fait particulier qu'elles peuvent atteindre immédiatement une réalité substantielle et nous permettre d'en vivre intentionnellement.

Il ne faut donc jamais identifier action et être, action et vie, action et esprit. C'est la grande tentation de l'idéalisme que de ramener l'être à l'esprit, à la vie, à l'intentionnalité, à la conscience, au vécu... et de les confondre dans l'action et avec l'action.

Mais si l'on fait la distinction entre acte premier et acte second, entre action et être, action et vie, action et esprit, et si l'on distingue dans l'action ce qui nous permet de nous unir à notre fin, alors, on voit la réalité existante tout entière tendue vers sa fin et son bien. Le point de vue métaphysique a ceci d'extraordinaire qu'il montre que le sujet existant est obligé de se dépasser dans l'action parce que c'est l'action qui le mène et le tend vers sa fin (15).

M.D. PHILIPPE.

*Paris, 13 décembre 1965 ; 24 janvier, 14 février 1966*

---

---

(15) Le P. de Finance, comme Blondel, dit que l'opération est du « plus-être ». En toute rigueur de termes, il est impossible de dire cela. On peut dire que l'action est du « plus vivant », du « plus spirituel », mais non pas du « plus être ». On ne peut rien ajouter à l'être, à la substance au sens fort. L'expression s'explique si l'on identifie être et forme, être et vie. Mais si l'on comprend le point de vue métaphysique dans toute sa rigueur, l'action n'est pas l'être ; c'est une modalité particulière de l'être qui permet à la substance d'atteindre sa fin : l'action est comme le reflet de l'acte, de l'être-acte, sur le sujet.